

Littérature Polonaise du XVI^{me} siècle.

JEAN KOCHANOWSKI

CONFÉRENCE

faite le 1^{er} Mai 1884, à Paris, par

MADAME SÉVÉRINE DUCHINSKA

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS



Imprimerie Albert FRÉMONT, Beaumont-sur-Oise

1885

JEAN KOCHANOWSKI



16369200

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA
im. Jerzego Giedroycia w Białymostku



FUW0439486



D-143/85

P

JEAN KOCHANOWSKI

Conférence de Mme Séverine Duchinska, faite le premier Mai 1884, à Paris.

Si cette parole du Dante, tant de fois répétée.
..... Il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux dans un jour de malheur,
est vraie quand il s'agit d'individus, elle ne saurait s'appliquer aux nations.
En ces jours de misère et d'humiliation, il nous est doux, en effet, de tourner les regards vers les sphères lumineuses, où planaient jadis nos aigles nationales. L'éclat que projettent ces brillantes régions perce au travers de ces nuages noirs et immenses qui obscurcissent aujourd'hui l'horizon de la Pologne, et témoigne avec éloquence que cette belle aurore née au dessus du trône des Sigismond et ravivée par les rayons de la grande pléiade de la première moitié de notre siècle, ne s'est pas éteinte et ne s'éteindra jamais.

Notre poète national a raison de dire :

« La flamme peut ronger les peintures historiques; — Les trésors peuvent être dévastés par les voleurs armés du glaive; — Le chant survit à tout: il parcourt les foules humaines; — Et si les âmes avilis ne savent pas — Le nourrir de regret, l'abreuver d'espérance, — Il fuit vers les montagnes, il s'attache aux ruines — Et raconte au désert l'histoire des temps passés.

Le chant de Jean Kochanowski toutefois ne s'est pas attaché aux ruines. Il a trouvé un asile sûr et durable dans les coeurs polonais qui le nourrissent de regret et d'espérance. Le poète le pressentait bien quand il s'écriait plein d'une noble fierté:

« J'ai cet espoir pourtant que l'avenir, un jour, — saura récompenser le labeur de mes veilles, — que ma cendre et mes os seront mis en honneur.

Assurément, ce sont là des paroles prophétiques. Le chant de Kochanowski s'est implanté dans le cœur de la nation. Les psaumes de David, dans la belle traduction qu'il nous en a laissée, résonnent encore de nos jours, accompagnés de l'orgue, dans nos églises. Quantité de versets détachés sont venus enrichir le trésor de la sagesse des nations, auquel travaillent des siècles et des générations entières. Qui ne connaît ces vers devenus proverbes:

« On est vraiment maître et seigneur — Quand on se contente de ce qu'on a.

« Faisons notre devoir et selon nos moyens,
Soutenons la patrie et nos concitoyens. »

Et quelle mère pleurant la perte de son enfant n'a répété avec le poète, en regardant sa maison vide:

« Tout est plein. On dirait qu'il ne reste personne,
Ta seule âme de moins, et tout nous abandonne. »

Qui donc, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, ne connaît Jean de Czarnolas? Qui n'a pas entendu parler de ce tilleul vert qui l'abritait contre les chaleurs de l'été et de cette maison de campagne dont il a consacré le souvenir dans ces paroles si pleines de bonhomie et de tendresse:

« Que d'autres aient des palais de marbre, — Qu'ils ornent leurs muraillles de brocarts précieux; — Quant à nous, que Dieu nous bénisse dans le nid de nos pères, — Et nous donne pour tous biens, la santé et une bonne conscience. »

Oui, toute la nation polonaise, sans en excepter les paysans, connaît Jean de Czarnolas. Le villageois courbé sur sa charrue, apercevant un nuage menaçant au dessus de sa tête, chante avec espoir: Quiconque se livre à la garde du Seigneur, et ne doute pas, que les anges ne viennent à son secours, comme ils venaient autrefois au secours de ses aïeux. »

« Kochanowski, dit Mickiewicz dans ses leçons au Collège de France, tirait toute sa flamme de son cœur; aussi son enthousiasme était-il réellement poétique. » Comment s'étonner après cela qu'il ait captivé les coeurs de ses contemporains et de la postérité? Tous ceux dont le nom brille d'un vif éclat dans le siècle des Sigismond, à commencer par Rey, s'inclinent devant lui: Gornicki l'exalte dans son *Dvorzanin* (le Courtisan); Paprocki, dans son *Gniazdo Cnoty* (Nid de la Vertu). A la nouvelle de sa mort, Klonowicz, Miaskowski, Niegoszewski font rendre des accords lugubres à leurs lyres et l'appellent leur maître. Cent ans après, Vespasien Kochanowski le nomme l'hetman de la pléiade des poètes Polonais. Plus tard, à mesure que la nation se dissout et tombe, lorsque les poètes de l'époque de Stanislas-Auguste s'efforcent de suppléer à la pénurie d'idées par une certaine perfection de la forme, Kochanowski n'a plus aucune prise sur des esprits avides de tout ce qui est étranger et oublious des traditions nationales: Ignace Krasicki, Karpinski et Kniaznin font seuls exception à cette règle.

Mais voici venir la renaissance nationale: le nom de Jean de Czarnolas flamboie de nouveau comme un arc-en-ciel dont les extrémités joindraient le passé à l'avenir. Brodzinski, simple et foncièrement bon comme lui, loue sa poésie et traduit fidèlement ses élégies latines complètement oubliées. Mickiewicz, du haut de la chaire du Collège de France, le fait connaître avec orgueil au monde entier, le plaçant au-dessus de Ronsard et de sa fameuse pléiade. Lenartowicz tire en son honneur des sons merveilleux de son luth; Bohdan Zaleski le bénit et rappelle que, tout jeune garçon, il courrait vers lui avec amour.

« Orphelin, faible atome de poussière brillante, — Je te demandais à genoux de m'apprendre à chanter: — Et tu me donnais, ô maître, des leçons paternelles, — Car je t'aimais de tout mon cœur d'enfant, toi et ta chère Ursule. »

Nous pouvons dire hardiment que la force de notre tempérament national se mesure au degré d'affection que nous avons pour ce grand poète. Cette affection n'a fait qu'augmenter depuis cent ans. Certains accords un peu rudes de la lyre de Kochanowski, les tours archaïques de ses phrases même ne blessent plus notre oreille, qui est cependant habituée aux sons d'airain des paroles prophétiques de Mickiewicz, à la mélodie de Zaleski, le rossignol ukrainien, à la poésie éblouissante de Slowacki. Dans la parole simple de Jean de Czarnolas, nous reconnaissions aujourd'hui les traces de cette force vitale, puisée dans l'atmosphère d'une patrie libre et heureuse, force que les rhéteurs de l'époque de Stanislas étaient incapables de comprendre et de sentir.

Aujourd'hui encore, au milieu de ce concert magnifique d'éloges en l'honneur du père de nos poètes on entend ça et là une note discordante. « Kochanowski a-t-il été réellement un poète national? » demandent les uns. « Ne marchait-il pas trop sur les traces d'Horace et de Virgile? » D'autres, avec leur minutie philologique, prétendent reconnaître dans les élans les plus patriotiques de ce barde je ne sais quels échos entendus sur les ruines de Tivoli ou du Pausilippe. Certes, Kochanowski, à force d'étudier à fond les œuvres des maîtres classiques, a pu parfois s'approprier leurs pensées et leurs images. Rappelons-nous qu'au seizième siècle cette appropriation était chose permise. Arioste, dans son *Roland furieux*, n'a fait que transformer le poème de Boiardo; Boiardo lui-même en a tiré le sujet d'une chronique fabuleuse. Que d'ancêtres n'ont pas collaboré aux chefs-d'œuvre du Dante? Et cependant l'auteur du Roland, comme celui de la Divine Comédie, restera toujours une des gloires les plus pures de la littérature italienne.

Regardons plus près, autour de nous le plus puissant de nos poètes Mickiewicz, ne s'est-il pas souvent inspiré à la source de Schiller, de Goethe, de Byron et de poètes arabes? Mais aussi n'a-t-il pas fondu toutes leurs pensées dans le creuset de son génie, et n'en a-t-il pas fait une cloche d'airain qui rend un son tout particulier? De même Kochanowski empruntait quelques motifs à Horace et à Virgile; mais les vers qu'il en faisait jaillir sont bien de lui et bien à lui.

Ce n'est pas un des moindres mérites de Jean de Czarnolas qui maniait si bien la langue magistrale de Cicéron, d'avoir, dans une pensée patriotique, entrepris de façonner la langue de son peuple: privé de tout modèle, il l'a amenée à cette forme qui nous charme encore maintenant et l'a rendue propre aux genres les plus divers de la poésie, à l'élegie, à l'ode et à l'églogue, au drame comme à l'épopée. Oui, il y a quelque mérite, quand on a un chemin tout frayé devant soi.

« A gravir le rocher de la belle Calliope,
Où nul pied polonais n'avait marqué sa trace. »

Mais laissons de côté ces critiques et ces philologues suspects, qui se sont proposés de réduire à des proportions vulgaires la figure gigantesque de Kochanowski, afin de prouver que notre nation était incapable de rien produire de grand dans le passé, parce qu'elle vivait d'une vie éphémère et anormale, sous l'influence de la civilisation occidentale. La nation entière proteste aujourd'hui contre ce pessimisme ou cette mauvaise foi: le nom de Jean de Czarnolas est répété avec amour et orgueil sur tout le vaste territoire de l'ancienne Pologne. Varsovie lui a élevé un superbe monument en faisant une merveilleuse édition de ses œuvres immortelles; sur tous les points de notre République morcelée, on organise des concours, des fêtes et des jubilés en l'honneur de celui qui a perfectionné et ennobli notre langue, ce précieux vestige de l'héritage de nos aïeux que la force n'a pu et ne pourra jamais nous arracher. Et ce n'est pas seulement sur son propre sol que notre barde notarial est honoré: sa gloire est également célébrée dans les deux mondes, partout où une poignée d'exilés a trouvé un refuge momentané, partout où battent des coeurs polonais, forts de cette conviction intime qu'ils ne sont pas les gardiens d'une tombe mais d'un temple, où respire le génie vivant de la patrie une et indépendante.

Le lieu et la date de la naissance de Kochanowski nous expliquent le développement de ce génie extraordinaire et l'influence qu'il devait exercer sur ses contemporains comme sur la postérité. Il naquit dans la province de Sandomir, c'est-à-dire, comme Mickiewicz le fait remarquer avec raison, sur la limite même qui sépare la langue polonaise de la langue ruthène: l'une et l'autre lui étaient également familières, comme en témoignent ses ouvrages. On sait combien l'idiome ruthène a contribué à adoucir la langue un peu dure de nos ancêtres. Nous en avons une preuve vivante dans le beau dialecte des Lubliniens, voisins immédiats des Ruthènes. Les Mazours (Mazoviens), éloignés de la Ruthénie, n'ont jamais atteint cette pureté et cette harmonie. Il a donc été donné à Kochanowski de sceller, dans le domaine littéraire, cette union qui fut cimentée dans le cours des siècles et confirmée de son vivant par l'acte mémorable de Lublin, cette union qui est la gloire de la nation et son plus beau triomphe. Jean de Czarnolas, en introduisant dans notre langue des sons ruthènes, y a imprimé ce sceau d'unité que n'ont pu effacer ni les ruisseaux de sang versé dans les luttes fratricides, ni le glaive de l'ennemi. La langue est restée le gage de cette unité, et cette langue est l'œuvre de Kochanowski. C'est lui qui, en répandant dans notre idiome le charme de la mélodie ruthène, en a fait un instrument d'une beauté inconnue jusqu'alors et digne de l'époque des Sigismond.

Des siècles entiers avaient travaillé à l'éclosion de l'Union, dont les rayons illuminent cette belle époque; il a fallu des siècles aussi pour produire Jean de Czarnolas, le symbole de cette Union. Des nuages lugubres amoncelés depuis deux siècles au-dessus de nos têtes ont assombri cette éclatante aurore. Mais le mot seul d'Union fait frémir nos oppresseurs: ils l'ont effacé de nos annales, ils l'ont dissimulé à la jeunesse de Pologne. Ils ont beau faire: le peuple, à la voix de son poète, a écrit ce nom dans des millions de cœurs et l'a entouré d'un amour impérissable. Ce qui le prouve, c'est le sang versé en commun sur tant de champs de bataille, c'est vous-mêmes, fils et petits fils de ces combattants disséminés sur toutes les parcelles de la Pologne, de ces vaillants qui, tombés pleins d'un saint enthousiasme, ont tracé à la postérité le chemin de la gloire future.

Si son lieu de naissance sur la lisière de deux peuples frères a influé sur la formation de la langue du maître, l'époque où il vivait entraîna son génie dans des sphères où planait un idéal nouveau. Ce fut l'époque dite de la Renaissance, où les vestiges de la littérature et des arts romano-grecs, introduits par les Hellènes chassés de Constantinople, produisirent en Italie une luxuriante moisson sous le patronage des Médicis. On vit alors revivre l'Olympe dans la sculpture, dans la peinture et dans la poésie. La magnifique langue de Cicéron brilla dans la littérature comme jadis sur le forum. Mais hélas! les arts renaissants furent suivis de la renaissance du césarisme, qui avait été fortifié à Bysance, sous l'influence de l'autocratie asiatique. Les monarques, désireux de centraliser tous les pouvoirs sur les ruines de la féodalité, déjà surannée, allaient se transformer en despotes pareils aux idoles omnipotentes de l'Afrique ou de Babylone, et avilir ainsi les peuples de l'Europe.

On sait où cette tendance conduisit l'Europe: on en vint à cette humiliation que, cent ans après, Louis XIV, surnommé par ses flatteurs le roi Soleil, osa dire, nouveau Sardanapale, aux acclamations de tous les peuples: « L'Etat, c'est moi! »

Jean Kochanowski, fidèle enfant de son siècle, ne put résister au pouvoir enchanteur de la renaissance littéraire. Il était charmé par la forme classique d'Horace et de Virgile; Homère l'introduisait au milieu des dieux et des héros de l'immortelle Hallade, enflammait son imagination. Mais le fils du siècle fut aussi le vrai fils de son pays. Si la littérature renaissante eut en lui un de ses plus ardents partisans et un de ses plus brillants représentants, le césarisme, revenu à la vie, rencontra dans son cœur franchement polonais une vigoureuse résistance, comme il la rencontra dans notre patrie si fortement attachée à la liberté. Jamais Jean de Czarnolas ne souilla sa plume par de basses flatteries à l'adresse des rois, comme l'ont fait les panégyristes français des Valois.

I.

C'est en 1530, l'année même où Copernic termina son ouvrage *De orbium cœlestium revolutionibus*, que vint au monde l'enfant qui devait tracer dans le domaine de la poésie des voies nouvelles, inconnues jusqu'alors. Jean, né dans le village de Sycyna, était un des dix enfants de Pierre Kochanowski, juge de la province de Sandomir, et d'Anne, née Bialaczewska, femme de tête et d'un grand cœur, dont Gornicki fait l'éloge dans son *Dworzanin*. On ne sait au juste où il a fait ses premières études: les uns disent à Krasnystaw, d'autres, chez les moines de l'ordre de Citeaux, à Sieciechow. Rien ne nous indique non plus s'il a commencé ses études supérieures à l'Université de Cracovie, ou si c'est directement de chez lui qu'il est parti pour l'étranger. On ne sait qu'une chose, c'est que, devenu orphelin à l'âge de 17 ans, il court, trois ans après, à travers l'Allemagne, vers l'Italie, berceau de la renaissance classique.

Il ne nous appartient pas de suivre Kochanowski pas à pas pendant ses pérégrinations de sept ans à travers les pays étrangers. Nous nous contenterons ici de ce qu'il a écrit lui-même à ce sujet au courant de la plume. Il nous raconte qu'il a passé gairement le « large Danube », gravi les Alpes tortueuses, entrevu la cité des Vénitiens, bâtie au milieu de la mer, qu'il s'est reposé près du Tibre, sur les ruines du palais des Césars, à l'ombre de la basilique de Saint-Pierre.

« Où n'ai-je pas été? que n'ai-je pas éprouvé? — J'ai navigué par les mers profondes. — J'ai parcouru la France, l'Allemagne et l'Italie. — J'ai visité les souterrains de Sicile.

Il s'arrêta plus longtemps à Padoue, où nous trouvons son nom inscrit en 1554 parmi les élèves de l'Université de cette ville, à côté de Patrice Nidecki, de Luc Gornicki, de Fogelwerder, de Jean Zamyski et de Januszowski. Ce dernier, plus tard imprimeur à Cracovie et éditeur de ses œuvres, devint son ami intime.

La renommée de la nation polonaise était parvenue en Italie bien des années avant l'arrivée de Jean Kochanowski. Au début du seizième siècle déjà, Alde Manuce, le célèbre éditeur des classiques anciens, parle avec éloges de la Pologne:

« Si jamais, dit-il, la Samartie fut barbare, elle a aujourd'hui dépouillé cette barbarie, à ce point, qu'il n'y a pas de nation transalpine qui la surpasse par l'amour des sciences et par l'humanité. »

La maison des Alde était le principal foyer du classicisme renaissant. L'Académie Aldine, fondée par leur père, attirait des humanistes savants de toute l'Italie, notamment de Padoue, ville voisine. Jean trouva dans cette maison une très agréable hospitalité; une amitié sincère l'attacha bientôt au plus jeune des frères Alde, qui était professeur d'éloquence à Venise: il entra aussi eu relations amicales avec le savant Sigonius, professeur d'abord à l'Académie de Padoue, ensuite à celle de Bologne. Voilà au milieu de quelle société le jeune aiglon essayait ses ailes, avant de prendre son essor. Nous en avons comme témoignages ses élégies latines composées pour la plupart sous le ciel d'Italie.

Pendant que notre poète cherchait avidement à s'instruire dans les principaux foyers de la science, allant de Padoue à Bologne, de Venise à Rome, le nom de Ronsard, entouré de son illustre pléiade, commençait à briller de l'autre côté des Alpes. Jean Kochanowski, attiré par cette brillante lumière, accourut à Paris.

Ronsard, plus âgé de six ans que notre poète, était alors à l'apogée de sa gloire. Très versé dans les auteurs anciens, il donna à la langue française cette clarté et cette précision qui sont encore aujourd'hui sa marque caractéristique. On le proclama le prince des poètes, le premier non seulement en France, mais encore dans le monde entier. Les Valois régnants voyaient en lui le plus bel ornement de leur trône. Elisabeth d'Angleterre payait en diamants chacune de ses poésies, Marie Stuart lui fit présent d'un rocher en argent représentant le Parnasse et la source d'Hippocrène, le Tasse enfin lui soumit sa *Jérusalem délivrée*. Dans les universités anglaises et allemandes, on étudiait ses poésies au même titre que l'Illiade d'Homère.

Kochanowski fit sa connaissance et le mentionne dans une élégie à Sigonius:

« J'eus le bonheur de voir ce célèbre Ronsard — qui fit vibrer les cordes de la lyre nationale — et il me sembla voir un nouvel Orphée, — ou Amphion élevant par ses chants — les murailles d'une ville nouvelle. »

Ces paroles n'indiquent pas un bien ardent enthousiasme. C'est qu'aussi Kochanowski ne subit nullement l'influence de Ronsard, et Mickiewicz lui en fait un véritable titre de gloire. On ne remarque dans aucune de ses œuvres cette exagération, cette recherche continue de l'effet, qui caractérise les œuvres de la pléiade.

Notre jeune poète se soumit, par contre, en France aux lois d'une certaine Lydie, qu'il chante souvent dans ses élégies. Qui était donc cette enchanteresse, dont le nom eût brillé à côté de celui de Jean, comme celui de Laure à côté de Pétrarque, celui d'Eléonore à côté du Tasse, s'il n'avait été éclipsé par la pure clarté du nom de Dorothée Podłodowska? Cette Lydie entourée pendant très longtemps d'un voile mystérieux nous a été enfin dévoilée; c'était, dit-on, Mademoiselle d'Aubusson.

On sait qu'au seizième siècle les femmes étaient renommées en France pour leur grand savoir. Il suffit de nommer Marguerite de Valois, reine de Navarre, chantée par Marot, et qui transforma en nouvelle Athènes sa capitale de Pau, aux pieds des Pyrénées; puis cette autre Marguerite, fille de Catherine de Médicis, qui seule fut capable à Paris de parler la langue de Cicéron aux ambassadeurs polonais venus pour offrir la couronne à

son frère Henri, et sauva ainsi l'honneur de la France. Lydie était une de ces femmes humanistes; aussi comprit-elle les chants de notre poète et les paya-t-elle d'un sourire volage, que Kochanowski, dans sa simplicité d'âme, prit pour argent comptant.

Pendant que notre poète était à Paris, un peintre a fait son portrait qui malheureusement est perdu et dont il parle en ces termes:

« Tel j'étais quand souffrant d'une blessure volontaire, — Je célébrais Lydie dans mes chants, — Et je craignais, lorsque le peintre reproduisit mon visage, — Qu'il ne peignit en même temps mes soupirs. »

L'artiste n'avait pas besoin de peindre ces soupirs sur la toile; le poète les a exprimés lui-même magistralement dans la langue d'Horace. Dans les nombreuses élégies consacrées à Lydie, nous voyons se dérouler tout un drame. Des sentiments contraires se disputent le cœur de l'amoureux, le plongeant tour à tour dans l'espérance, dans la déception ou dans le plus sombre désespoir. Tantôt il supplie ses amis de ne pas appeler son amour une faute, car *elle l'a* introduit dans le monde des arts, lui homme né sous un ciel glacé.

« C'est elle qui m'a enseigné des chants dont rien n'égale la douceur, — Tels qu'en chantent les mortels inspirés par les dieux, — Afin qu'un jour la renommée publie que le chantre de Thrace — Eut des imitateurs, même parmi les Sarmates. »

Tantôt, décuplé par une promesse mensongère, Jean se décide à quitter Paris et à emmener cette enchanteresse dans sa paisible solitude:

« Adieu, ville ingrate! Dans ma rustique retraite — Lydie consent à m'accompagner. — Avec elle le travail des champs ne me sera jamais pénible; — Elle m'ôte mes forces, mais elle sait me les rendre. — Là-bas, appuyé sur ma charrue, penché vers la terre, — je fendrai de mon soc les sillons paternels. »

Heureusement pour le poète et pour la Pologne, le vent emporta tous ces beaux rêves. Uni à Lydie, notre Jean de Czarnolas eût peut-être conquis la couronne d'or du Capitole, mais serait-il resté ce qu'il est, le père de nos poètes dont le nom brille d'un si vif éclat au milieu de la gloire rayonnante de l'époque des Sigismond?

Kochanowski finit par concevoir tout autrement le bonheur. Il maudit l'infidèle Lydie, dès qu'il se fut aperçu que l'éclat de l'or attirait surtout ses regards.

— « Que ton or, s'écrie-t-il, plein de courroux, fonde dans le feu! Puisses-tu le payer de tes larmes! »

Comme cela rappelle cette malédiction foudroyante d'Adam Mickiewicz:

Femme! vaine poussière! être éthéré! que tout ce que tu touches se change en or?

Et la colère de Kochanowski retombe sur toutes les femmes:

« Malheur, dit-il, à quiconque croit en vous! — Il cherche une étincelle dans l'onde, une rose dans la flamme, celui qui croit lâchement aux promesses d'une femme! »

Il a hâte de fuir ces contrées néfastes et de se lancer, comme Child Harold, au gré des vagues, vers des espaces lointains et inconnus:

« Les sourds abîmes de la mer calment mieux ma douleur, — Et les rochers seraient plus sensibles que ton cœur! »

Tantôt dans des vers ardents, il appelle d'Italie Patrice Nidecki pour qu'il vienne au plus vite calmer son profond chagrin:

« Mon cœur est malade; aussi de tous mes vœux — Je t'appelle à moi, ô généreux ami! — Je sens dans ma poitrine un feu brûlant, — Comme celui du cratère de l'Etna. Tu retardes trop longtemps ta venue: — Viens et sauve-moi, ou la mort me fauchera. Mon cœur est malade, ma poitrine brûle — Comme le cratère embrasé de l'Etna, »

Chose curieuse! C'est au milieu de ces tribulations, au milieu de ces étraillements entre l'espérance et le désespoir qu'a jailli de l'âme du poète un de ses chants les plus merveilleux, écrit dans une langue d'une pureté dont on n'avait pas l'idée jusqu'alors:

« Dieu! que veux-tu de nous pour tes miséricordes?
Il n'est pas de faveur que tu ne nous accordes!
Ton temple n'est pas seul ta demeure; en tout lieu,
Au ciel, sur mer, sur terre, on ne trouve que Dieu!
Le printemps, grâce à toi, reverdit et fleuronne,
Et grâce à toi l'été d'épis d'or se couronne,
L'automne avec le vin donne ces fruits divers
Qui nourrissent en paix nos indolents hivers.
C'est toi qui sur les fleurs fais tomber la rosée,
Qui ramines des bles la vigueur éprouvée. . . . » etc.

Ce chant s'envola vers la Pologne avec la rapidité de l'alouette, messagère du printemps. On le lut à la diète de Sandomir, devant une nombreuse réunion de gentilshommes. Nicolas Rey de Naglowice, écrivain très distingué, qui assistait à cette assemblée, fut pénétré de cette merveilleuse harmonie. Son enthousiasme l'emporta sur son amour-propre, et, s'avançant au milieu de ses amis, il s'écria joyeux: « Voilà l'homme devant lequel je m'incline en poésie! »

A partir de ce jour, Rey n'écrivit plus qu'en prose. Il composa cependant encore une pièce de vers en l'honneur de Jean de Czarnolas, où il le place au-dessus de Tibulle, car ses actes comme ses paroles ont le charme de la vertu.

Cet éloge de Kochanowski jette une belle lumière sur la figure de Rey. Décidément la *Vie de l'honnête homme* n'était pas une vaine phraséologie. Homme d'un esprit supérieur, il ignore l'envie qui est le propre des esprits vulgaires; patriote ardent, il est heureux de voir une nouvelle étoile briller à l'horizon de son pays; il ne se demande même pas si ce rayonnement ne vas pas éclipser si propre gloire, conquise au prix de tant de labeurs.

Ce chant trouva un écho dans le pays: la cour de Cracovie y applaudit. Les hauts dignitaires, tels que les évêques Padniewski et Myszkowski, qui s'efforçaient d'attirer l'étincelle de la science dans la capitale des Jagellons, se tournèrent vers cet astre levant, attendant qu'il parût à l'horizon de la Pologne. Une triste circonstance avança ce moment. Notre poète, informé de la mort de sa mère, quitta brusquement Paris pour rentrer au nid maternel. Après avoir arrangé ses affaires de famille, il accepta avec Luc Gornicki un emploi à la chancellerie de l'évêque Grand Chancelier Padniewski.

II.

La maison de l'évêque était très brillante, mais la seule place d'hommes d'un tel savoir et d'une telle renommée était auprès du trône. Aussi, recommandés bientôt à Sigismond-Auguste, ils obtinrent tous deux le poste honorable de secrétaires du roi.

La grande image du dernier des Jagellons brille dans nos annales d'un éclat singulier. Nous le voyons, pendant son règne de vingt-ans, nourrir une seule pensée, héritée de ses ancêtres, et qu'il a pu enfin réaliser à l'immortelle diète de Lublin. Quelques historiens ne veulent voir dans Sigismond-Auguste que l'indolent disciple de Boza, mobile dans ses idées, comme un épis agité par le vent. Pourtant jamais Sigismond-Auguste n'a perdu de vue le but principal vers lequel il tendit avec une persistance infatigable. Même son union avec Barbe, si elle répondait à un penchant intime, fut aussi un acte de haute sagesse politique, puisqu'elle l'unit à la puissante maison des Radziwill et facilita par cela seul l'Union (avec la Lithuanie), si ardemment désirée.

Ce roi avisé sentait bien que malgré sa force et sa splendeur, la République allait courir les plus grands dangers. Voici venir en effet de sombres nuages du côté de l'Orient. La puissance colossale des Ottomans, après s'être installée tout le long du Bosphore, n'attend que le moment favorable pour provoquer le monde chrétien à une dernière lutte. Au nord, sortant du cœur même des déserts de Moscou, se montre déjà une puissance plus menaçante encore, païenne au fond, mais faisant briller la croix aux yeux de l'Europe. Issue du sang de Bat et de Djen-ghiz-kan, cette puissance, sous le règne du sanguinaire Vassiléwitch, se proposa de ressusciter l'autocratie d'Attila, de terrasser les peuples, et de leur faire sentir le Fléau de Dieu.

La République Polonaise, dans sa triple unité (Pologne, Lithuanie et Ruthénie), était la barrière principale dressée contre ces perturbateurs de la paix universelle. Sigismond-Auguste comprit toute l'importance de sa mission, ainsi que la nécessité de réunir toutes les forces pour résister à l'orage qui allait gronder sur ses frontières. En vérité, jamais la Pologne ne fut plus puissante, mais cette puissance s'use à la longue dans les luttes extérieures. La folie de l'innovation s'empare des esprits; la Réforme pénètre en Pologne par trois portes, troublant les consciences, brouillant entre eux les adeptes des deux religions. Pendant ce temps, en Lithuanie comme en Ruthénie, les seigneurs, fiers de leurs richesses, étendent de plus en plus leur empire despotaïque et se riaillent de la suprématie royale. Au milieu de tout ce déchaînement de passions, Sigismond-Auguste ne perd pas courage: par la douceur de sa parole, il brise la résistance des plus endurcis; par son amour, il enflamme les coeurs et leur apprend à se sacrifier.

Jean Kochanowski, témoin oculaire des efforts du roi, les seconda vailleusement de sa parole magistrale. Deux satires écrites pendant son service à la cour témoignent de cette alliance harmonieuse entre les actes de Sigismond-Auguste et le chant du poète.

Si nous les examinons de plus près nous verrons que notre poète n'est pas un Juvénal flagellant une société embourbée dans le vice. Il s'adresse avec douceur à la nation, l'avertit, l'instruit, lui prodigue des conseils; il lui rappelle les devoirs sacrés envers la patrie; parfois il déplore sa destinée, mais sa parole est toujours exempte d'amertume.

Dans son poème intitulé: *Satyr* (le Satyre), il passe en revue les maladies du siècle, et avant tout cette chasse fiévreuse à l'or:

« La Pologne n'a plus que marchands et bouviers, » dit-il avec tristesse. C'était tout autre chose, ajoute-t'il, lorsque les esprits aspiraient vers un idéal plus élevé:

« Quiconque arrivait à la gloire — Préférait son éclat à celui d'une chaîne d'or, — C'est par là que la Pologne a grandi et largement étendu ses frontières de l'une à l'autre mer. — Pourquoi avez-vous renoncé aux coutumes guerrières ? — Nous avons transformé les armes de nos pères en charrues. — Le glaive est devenu une broche de cuisine. — Les poules nichent dans les casques. »

Et à quoi vous a servi cet argent si péniblement amassé ? Le Tartare envahit coup sur coup la Podolie, et emmène en captivité hommes et femmes. Le Moscovite s'est emparé de Polock et élève des prétentions sur Halicz. Le Suédois passe la mer pour prendre la Finlande. L'Allemand nous fixe d'un œil avide. Le Turc se tait, il est vrai:

« Mais toutes fois que la mer est trop calme; — C'est qu'elle va faire plus de mal que jamais. »

Le satyre insiste sur le luxe qui, pareil à des flots en furie, détruit et dévore toutes choses. C'est un hôte terrible dans la maison:

« Il ne se contente pas de toute la moisson de l'année; — Il dévore, quand il s'installe quelque part et la terre et les paysans, — Et enfin le maître lui-même ! »

Vous luttez de luxe dans vos costumes, dit-il, au point d'en être ridicules:

« L'un a du lynx, l'autre veut de la zibeline; celui-ci met de l'or sur son bonnet; cet autre en met sur ses chaussures ! »

Et quelle en est la conséquence ? Une misère générale !

« A quoi bon des portiers ? Les débiteurs gardent vos portes ! »

Puis il attaque cette manie de rechercher du nouveau en matière religieuse. Il fait sa profession de foi par la bouche du Satyre: « Ce que j'ai promis au Seigneur le jour de mon baptême, dit-il, j'y resterai toujours fidèle, même au prix de ma vie. »

« Je n'ai étudié la religion ni à Liepzig ni à Prague: — Je ne sais ce que l'on enseigne dans le temple de Genève, »

Pourquoi, demande-t-il, envoyez-vous vos fils en Italie ou en Allemagne ? N'épargnez pas chez-vous l'argent pour instruire la jeunesse et vous aurez Padoue dans votre pays:

« Chaque république ne doit sa force qu'à elle-même — Et c'est ce qu'il faut apprendre à tous dès l'enfance. »

Le Satyre n'a pas oublié le roi non plus:

« O ! mon Maitre ! — quel beau titre, quand c'est un peuple libre qui le donne. »

C'est en ces termes pleins de dignité qu'il commence son poème et il le termine par les sages conseils que voici:

« Mais la sécurité du prince est moins due aux fortes murailles, et aux armes qui l'entourent, qu'à l'amour de ses sujets et à leur confiante bienveillance. »

Ce que la menace et la terreur ne peuvent arracher, on l'obtient à force de bonté et de douceur. « Seigneur; acceptez tout avertissement amical ! »

« Les rois ont toute autre chose en abondance: la vérité est le seul trésor qu'on leur cache avec soin. »

Dans une autre satire, le poète présente aux descendants de Léop en désaccord la Concorde personnifiée: il énumère par son orgue les conséquences des querelles intestines, fatales à la République :

« Vous avez des voisins redoutables et ils attendent l'occasion de vous enlever ce qui vous reste de liberté. Et ce qui leur donne cet espoir, ce n'est ni leur force, ni leurs armes, c'est uniquement ta discorde trop fameuse, ô Pologne ! En vain une ville s'entoure de triples remparts, de triples fossés, d'un triple rang de canons; quand arrive la discorde, les murailles s'abaissent et l'ennemi entre, sans chercher une brèche. »

Ces deux satires de Kochanowski sont un miroir très fidèle de la République de Pologne du XVI^e siècle. Le poète connaît les côtés faibles de la nation, et sans les aviver avec une arme acérée, il les signale par des paroles pleines de tendresse.

L'écho de ses paroles n'a pas été perdu; il a même puissamment aidé le roi à réaliser la grande pensée qui l'a couvert d'une gloire éternelle.

Outre ces deux tableaux aux vastes proportions de la société polonaise de son temps, notre poète a fait, pendant son séjour à la cour, un grand nombre d'esquisses de genre, pleines de vie et de couleur locale. Bien qu'il les ait appelées *Fraszki* (*Bagatelles*), il y attachait une assez grande importance. « N'en retranche rien, écrit-il à son éditeur Januszowski, car j'ai mis mon âme dans tout cela. »

« Fraszki inappréciables ! mes charmantes Fraszki ! » dit-il dans une de ces *Bagatelles*, j'ai mis en vous les secrets de ma vie. S'il se trouve un homme laborieux qui veuille deviner en vous mon âme, dites-lui que c'est peine perdue, qu'il s'engagerait dans un labyrinthe d'où aucun fil d'Ariane ne pourrait l'aider à sortir. »

Il faut croire que cet avertissement n'a pas été écouté; car plus d'un critique s'est égaré dans cette forêt au détriment du grand poète. De quelques quatrains adressés à la belle Madeleine, à la légère Anna, à l'inconsante Hedwige, on a tiré cette conclusion que le poète, grisé par le succès s'est lancé à la cour dans le tourbillon d'une vie de plaisir qui l'a détourné des travaux sérieux. Quelques *Bagatelles* dirigées contre le clergé qui malheureusement n'était pas sans défaut à cette époque, pour ne citer que l'évêque Uchanski, sont pour certains critiques une preuve que le poète s'était séparé de l'Eglise et préparait la réforme.

Dans ces *Fraszki*, Kochanowski se révèle à nous, non seulement comme un poète et comme un humoriste distingué, mais aussi comme un profond psychologue. Aucun des vices du temps n'a échappé à son regard pénétrant. Il raille les avares qui entassent leur argent et oublient leurs dettes, puis les parasites friands du rôti d'autrui, les égoïstes tout remplis de leur personne, les petits-maitres qui fuient les livres comme la peste, les dames coquettes qui laissent au fard de Venise le soin de leur rendre des charmes perdus depuis longtemps; il est également sans pitié pour les seigneurs fiers des titres dont ils ont hérité.

« Celui qui ne s'élève point par ses propres actions, ne paraît que plus noir à l'ombre de la gloire de ses pères. »

Il s'adresse ironiquement à tous ces vantards:

« Ne fais pas tant le fier, parce que tu es grand seigneur! Je ne suis moi ni staroste, ni castellan, mais pour peu que je me grise, j'ai dans ma tête plusieurs seigneurs qui te valent bien. »

De quelques-unes même de ces *Bagatelles* jaillit la flamme qui pénètre jusqu'au fond l'âme du barde patriote. Avec quelle joie nealue-t-il pas le pont construit sur la Vistule, près de Varsovie? Il y voit le symbole de cette union si ardemment souhaitée.

« Voici le bord fortuné où désormais et pour toujours la Lithuanie et la Pologne doivent avoir des diétés communes. Et celui dont les soins ont accompli cette œuvre pour aplanir toute difficulté à ses peuples, a enchainé par un pont cette Vistule qui n'est pas toujours docile au pilote: le fleuve est large, mais on le passe à sec. »

La mort faisait des vides fréquents à la cour. Aussi, plus d'une de ces poésies appelées *Bagatelles* est-elle consacrée à la mémoire d'un des morts illustres; partout l'hommage est rendu simplement au mérite; nulle part on ne voit aucune trace de flatterie ni d'exagération.

Sur la tombe des grands défenseurs de la République, la poésie de Kochanowski prend son essor, s'élève à des hauteurs lyriques et pleure avec la nation toute entière. C'est ainsi qu'il honore la mémoire de Firley, mort au champ d'honneur:

« Et qui, en chassant bravement les infidèles du champ de bataille, a exhalé son âme par ses glorieuses blessures. »

La mort de Jean Tarnowski, le gardien vigilant des frontières menacées, lui inspire aussi un éloge très-ému. Cet homme, dit-il, était tellement cuitassé de vertu qu'aucune adversité ne pouvait l'atteindre.

« Il rendit des services immenses à la République; ses actions éclatantes lui donnèrent une renommée sans égale: enfin, plein d'années et de gloire, il est tombé de lui-même, comme un épé trop mûr. »

Afin de propager même parmi les étrangers la gloire de ce grand homme, et avec elle aussi la gloire de sa nation, notre poète l'a célébré dans une de ses plus belles élégies latines.

Plus se développait le génie du poète, et plus les dignitaires de l'Église l'engageaient à embrasser l'état ecclésiastique. Padniewski lui montrait le chemin des plus grands honneurs. Myszkowski, pour le mieux séduire, lui offrait la cure de Posen et ensuite celle de Zwolin. Les moines de Sieciéchow l'élurent leur prieur. Mais Kochanowski ne se sentait aucune vocation pour le sacerdoce; la carrière des armes ne lui souriait pas beaucoup non plus. Il désirait avant tout labourer la terre de ses ancêtres, se faire un nid paisible à l'ombre des forêts paternelles, adoucir par le chant ses loisirs.

Ses vœux ne purent se réaliser immédiatement.

Notre poète devait d'abord partir avec le roi pour faire la guerre aux Moscovites. Une ode de la fin de l'année 1568 témoigne qu'il y prit une part active. Il raconte une nuit passée près d'un bivouac, où, avec une poignée de compagnons, il veillait sur son seigneur, comme les abeilles qui gardent la reine de la ruche.

La campagne ne fut pas de longue durée; le tsar Ivan dut battre en retraite, et il n'y eut point de sang versé.

Le poètealue avec joie le retour de Sigismond-Auguste dans la capitale.

« Des violettes sur la table et des parfums d'Arabie! Pas d'eau, du vin à pleine coupe! Donne ma lyre... que ses cordes résonnent de chants joyeux. Aujourd'hui mon roi Sigismond, avec ses drapeaux victorieux, revient, honoré de tous, de la terre du Nord dans sa capitale. »

« Illustrerace des Jagellons! s'écrie-t-il dans un mouvement d'enthousiasme, tu t'es emparée pacifiquement des pays sarmates. Puissent-ils jouir des bienfaits de la paix sous ton sceptre! »

« Et, comme tu le fais maintenant, chasse loin des frontières dans les forêts d'au delà du Dnieper les hordes scythiques. »

Cette caractéristique des Moscovites comme nation nomade a été justifiée plus haut.

Une année à peine s'était écoulée, quand l'heure des plus beaux triomphes sonna pour la Pologne. Les efforts de Sigismond-Auguste, puisamment secondés par les chants inspirés du poète patriote, produisirent leur moisson d'or au mémorable congrès de Lublin. Heureux peuple! heureux même dans les jours de décadence, lorsque jetant un regard vers ce passé, il y aperçoit tant de splendeur! Elles ne périssent pas, les nations qui ont à leur actif une idée vitale, et l'heure où cette idée se transformera en acte et régnera dans le monde, sera le signal de leur renaissance. Envageons donc avec joie cette idée de fédération qui mûrit aujourd'hui au sein de la société européenne, car le triomphe de cette idée sera le couronnement de notre propre gloire.

Kochanowski comprenait toute la grandeur de ce moment. Le chant, plein d'amour qui coule à torrents de son cœur, nous montre le roi d'un grand peuple dans toute la majesté de sa gloire, lors de ce fameux congrès de Lublin, où, avant l'acte d'union des trois peuples, il reçoit les hommages du vassal prussien.

« Voici que vêtu d'une pourpre glorieuse et ceint de la couronne d'or, l'oint du Seigneur s'est assis sur son trône royal, tenant dans ses mains la pomme d'or et le sceptre d'or, et sur ses genoux le Livre saint du Très Haut. Devant lui est son glaive redoutable; mais, redoutable au méchant seulement, il n'inspire aucun effroi à l'innocent; des deux côtés l'illustre sénat est assis, et tout autour se tient une foule armée et l'élite des guerriers. Approche-toi, jeune Albert, rejeton de princes illustres, qui tiens en ton pouvoir la belle terre de Prusse, par la grâce des glorieux rois de Pologne... »

Qui de nous ne tressaillerait de joie devant ce tableau? Mais on se sent encore plus ému lorsque le poète, tirant de sa lyre des sons prophétiques, bénit le roi d'avoir amené l'union entre ses peuples, d'avoir élevé un monument qui bravera les siècles sur les fondations jetées par nos pères. « D'autres s'écrie-t-il, nous ont réunis par des lois, des serments et des parchemins scellés. Toi, ô mon roi, tu unis les pensées et les coeurs! Ne gardons pas l'union dans les cartons! Conservons-la plutôt dans notre âme avec une affection fraternelle. »

A la suite de la destruction de l'Ordre dit Teutonique, par le roi Jagellon en 1410, les débris de cet ordre ont conservé une partie de leurs anciennes possessions dont ils devinrent feudataires de la République royale de Pologne. Le grand tableau de Jean Matejko exposé au salon de 1884 représente une scène analogue.

« Elle n'y craindra pas les mites et les vers.
Par les pères aux fils transmise d'âge en âge,
Elle traversera les siècles sans dommage. »

III.

La carrière de Kochanowski comme attaché à la cour, se termine avec le triomphe de Lublin. Impatient de vivre en paix, il s'installe dans son village patrimonial de Czarnolas, dont il devait transmettre le souvenir aux siècles futurs. Délivré des liens de la cour, il respira ici librement, à pleins poumons. Il avait commencé déjà à Cracovie à faire vibrer les cordes de la lyre de David, et plus il pénétrait au fond de la pensée du roi prophète, plus son âme s'élançait vers l'infini et plus purs étaient les sons qui sortaient de sa poitrine inspirée. Il avait résolu de traduire le Psautier, mais au milieu du tumulte de la cour, ce travail eut été impossible. Il ne pouvait l'entreprendre que dans le calme de la campagne. L'Union de Lublin lui inspira la pensée la plus grandiose d'unir les paysans et la noblesse.

Animé par cette pensée, il salut les collines et les forêts de Sandomir, et rappelle « ses jeunes printemps qui s'écoulèrent ici »; il parcourt les années orageuses qu'il a passées au milieu des Italiens, des Allemands et des Français, puis au palais des rois et dans les camps. Singuliers changements;

« Tel Protée se transformait tantôt en dragon, tantôt en torrent, tantôt en flamme, tantôt en nuage. Qu'adviendra-t-il maintenant?... Voici des fils d'argent dans mes cheveux. »

Ces premiers fils d'argent ne refroidirent nullement le cœur du poète, qui se mit à battre à la vue d'une superbe jeune fille, fleur à peine épanouie du village voisin de Przytyk. C'était Anna-Dorothée Podłodowska, fille du *stolnik* (panetier) de Sandomir. Voici son portrait tracé par la plume du poète amoureux.

« Inappréciable Dorothée! Comme l'or au milieu de pièces de bronze, comme la lune au milieu des étoiles, telle tu brilles au milieu des jeunes filles. Je vois tes nattes flottantes comme la branche du bouleau, et ton visage où se mêlent les fleurs du lys et de la rose. »

Mais ce ne fut pas seulement la beauté des traits qui attira le poète; il fut en outre subjugué par d'autres charmes. « La figure seule ne me séduira pas» dit-il à Anna:

« Je veux plaire par mes discours à une femme instruite. Pourvu que tu m'aprouves, peu m'importe le blâme des autres. »

« Et si tu franchis mon seuil paisible, mon front atteindra le ciel. Ces murs et ce tilleul qui est au milieu de la cour t'attendent et regardent si tu sors enfin de la forêt! »

Le tilleul vit bientôt celle qui devait s'asseoir plus d'une fois à son ombre à côté de son cher époux, parer à ses embarras et « chasser son chagrin par de douces paroles. »

Aussi Kochanowski a-t-il rendu à sa digne compagne un hommage comme n'en reçut jamais femme de poète. La poésie intitulée; *le Respect d'une bonne épouse*, ouvre toute une nouvelle série d'œuvres poétiques. C'est là qu'on lit cette fameuse strophe devenue proverbiale:

« Une femme honnête est la parure de son époux et le plus ferme soutien de la maison: sur elle tout repose; elle est la couronne de son mari. »

Dans une élégie adressée à l'helléniste Sigonius, notre poète dépeint aussi avec enthousiasme sa belle Dorothée.

Il appelle sa femme tantôt Anna, tantôt Dorothée. Mais c'est le premier de ces noms qu'il employait le plus souvent, si nous en jugeons par l'épitre suivante où il invite l'évêque Myszkowski à venir dans sa maison hospitalière:

« Quand le tumulte de la ville aura cessé de te plaire, tourne vers nous, ô Myszkowski, les roues rapides de ton carrosse: quoique riche, tu ne dédaigneras pas le seuil de mon humble demeure. Car même les pauvres chaumières ont aussi leurs dieux lars. Ici tu trouveras la tranquillité, des plaisirs sans contrainte, des fruits qui viennent tout droit des branches et un repas frugal, ma gracieuse Anna offrira volontiers à un hôte si cher ce qu'elle a recueilli durant l'été. »

« Hôte à la maison, Dieu à la maison »: le poète resta toujours fidèle à ce vieux proverbe polonais. Il n'aimait pas les distractions bruyantes, il blâmait les libations trop copieuses suivies de querelles, mais il mettait volontiers devant son hôte une cruche pleine de vin ou d'hydromel. Il animait et enrichissait par sa poésie ce repas frugal.

« Paul, écrit-il à un ami, ne t'attends pas chez moi à un long dîner! »

« Car mon office est envahi par les toiles d'araignée; dans ma cave le vin, je crois touche à sa fin; mais je ferai placer devant toi, comme dit le proverbe, le pain, le sel et le bon cœur. Nous aurons de la musique, les chants ne manqueront pas, et de plus nous n'aurons pas besoin de les payer, car ici ils poussent abondamment, bien mieux cent fois que l'orge et que le seigle. »

Mais les distractions joyeuses n'étaient à Czarnolas qu'un repos momentané après le travail. C'est ici que le poète entreprit et mena à bonne fin sa traduction des Psaumes de David. Il suffit de comparer cette traduction à celles de Trzecieski et de Rey pour constater une énorme différence. Son génie créateur lui inspirait un rythme et des expressions inconnus jusqu'alors. Mais le génie seul n'aurait pas suffi à la tâche, sans l'effort d'une volonté indomptable. « Mesure tes forces à tes projets! » lui criait une voix intérieure, et le poète se mit à limiter la rude langue polonaise contre la lyre de David; il transforma ainsi cette fonte en un acier sonore et brillant et créa un chef-d'œuvre immortel.

« Aucune langue, dit Mickiewicz dans son cours, ne possède un Psautier aussi parfaitement traduit. Kochanowski est inspiré dans sa traduction. Son style est noble, clair, transparent, plein de hardiesse poétiques, de mouvements libres et sublimes. Il y a partout une dignité vénérable et comme une solennité sacerdotale. »

C'est aux aigles à mesurer l'essor des aigles! Le génie d'Adam a compris le génie de Jean de Czarnolas. Pouvait-il rester insensible devant une si puissante poésie?

Les psaumes entraînèrent son âme dans les sphères de la plus haute poésie et firent jaillir de sa poitrine les plus belles inspirations. Désireux de respecter le texte, il ne pouvait cependant pas chasser ses propres idées qui se pressaient en foule. Il brodait le tissu de David des fils d'or de sa poésie à lui, et c'est ce qui imprime à cette traduction un caractère éminemment personnel. Voici comment il en parle dans une lettre à Fogelwerder:



« Lorsque j'écris, j'ai parfois des visions: j'aperçois deux déesses; l'une, c'est la nécessité (*necessitas*) qui d'une main de bronze enfonce des clous dans les poutres et les solives pour bien les consolider; l'autre c'est la poésie qui entretient une certaine illusion! »

La lyre de David résonnait de plus en plus majestueusement sous les doigts du maître, lorsqu'on entendit le bourdon du Wawel sonner le glas de la mort du dernier des Jagellons. Kochanowski en fut très-affectedé, et, effrayé de la désunion des esprits dans un moment si solennel, il composa en latin un hymne magnifique à la Concorde:

« La foi et la charité s'envolent au-dessus de ta tête sur des ailes blanches. La paix pose sur ton front une croix de diamants. »

La nation choisit un Valois. Le poète adresse à l'élu un hymne patriotique:

« Serre les flancs de ton coursier fougueux avec l'éperon d'argent et, revêtu de l'armure de Vulcain, apparaîs aux terribles ennemis répandus de toutes parts, en les terrifiant de ton glaive flamboyant. »

Henri ne fut pas ce roi idéal que rêvait Jean de Czarnolas. Il ne goûtait sans doute pas beaucoup le ton chevaleresque de l'hymne, car il se sauva clandestinement de Cracovie.

Des hordes de Tartares, profitant du désordre, envahissent la Pologne, s'abattant d'abord sur la Podolie comme une nuée de sauterelles. Le poète frémit de douleur, et de sa poitrine indignée sortent ces paroles enflammées:

« Éternel déshonneur, ô Polonais! Dommage
Irréparable! Pleure, en voyant au pillage
Toute la Podolie, et l'infâme païen
Campé sur le Dniester se partageant ton bien.

Ces limiers déchaînés par les Turcs infidèles
Entrainent loin de vous vos filles les plus belles
Et vos jeunes enfants, sans vous laisser l'espoir
Q'un jour dans vos foyers vous puissiez les revoir. »

« Gardons-nous de céder un pouce de terrain. Faisons tous nos efforts pour laver avec notre sang cette tache qui souille le sol de notre patrie. »

« Oh! faites des écus de votre argenterie,
Pour payer le soldat qui défend la patrie!
Vous allez en tous lieux semant l'argent et l'or...
N'en donnerez-vous pas pour exister encor? »

Ainsi fut fait. La vaillante chevalerie repousse les Tartares. Pendant ce temps la diète proclame l'interrègne.

C'est alors que le poète français Philippe Desportes, qui s'est enfui avec Henri de Valois, jette à la face des Polonais un adieu sarcastique. Il ridiculise l'attitude fière des chevaliers, la simplicité des mœurs, la pauvreté des maisons de la noblesse, il râille jusqu'aux neiges et frimas de l'hiver.

Kochanowski bondit aussitôt sous l'insulte. Aux vers méchants de Desportes, il répond par une poésie latine beaucoup plus spirituelle.

Sa réponse est dure. Il n'y a rien d'étonnant vu l'attaque trop incisive. Aujourd'hui, après trois siècles des rapports fraternelles entre les deux peuples, sauf les nuages passagers du temps de Jean Sobicski, les Français ainsi que

les Polonais, peuvent relire les strophes des deux poètes sans néanmoins les prendre à cœur.

Voyons ce que dit Desportes:

« Barbare peuple arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage
Qui jour et nuit dans un poêle enfermé
Pour tout plaisir se joue avec un verre
Ronfle à la table ou s'endort sur la terre
Puis comme un Mars veut être renommé »

Voici la réponse du poète patriote polonais qu'il intitule: *Gallo Crocitanti* (au coq gaulois croissant). Réponse:

« Quoi? vous craignez le froid, Gaulois timides
Vous, descendants des Troyens intrépides
Qui nous disiez par votre ambassadeur:
Nous soumettrons Tartares, Moscovites,
Et les déserts de l'Océan des Scytes
Redouteront notre brillante ardeur »

« Mais pour dompter les Tartares redoutables
Pour asservir les Scytes indomptables
Il faut franchir les glaçons entassés;
Il faut du Nord affronter la colère
Il faut lutter sous l'étoile polaire
Contre Borée et ses souffles glacés »

« O vrais poulets, ô coqs couverts de plumes,
Qui craignez et la neige et les rhumes
Du mont Ida recherchez la chaleur,
Chantez, dansez, ô troupe hermaphrodite
Nous ne voulons que des hommes d'élite
Dont nul hiver ne glace la valeur »

Ailleurs le poète patriote s'écrie avec non moins d'indignation:

« Tu oses calomnier les Sarmates, en voulant leur attribuer vos fautes:
Non, non, pour vous garder tous vos exploits,
La mer longtemps recevra l'eau du Tibre,
Avant qu'un jour notre nation libre
Souille ses mœurs des mœurs de vos Gaulois. »

Le poète répond avec plus de verve encore aux reproches d'intempéritance: « nos banquets sont bien différents des vôtres:

« Nous eûmes tort et grand tort, je l'avoue
De tant fêter celui qui nous bafoue,
Mais, grâce au ciel, au moins ce ne fut pas
Aux bords français, terre de sang rougie
Où le massacre accompagne l'orgie
Où les banquets sont suivis du trépas.
Quant au sommeil le convive succombe
On peut déjà lui préparer la tombe »

Allusion sanglante aux violences de la cour de Catherine de Médicis au moment de la Saint-Barthélemy.

La réponse est dure, nous le répétons: Mais rappelons-nous les événements du temps. La fuite du roi, honteuse pour la nation qui l'a élu, renouvelait la discorde entre les partis et ouvrait le chemin aux invasions des Tartares et des Moscovites.

Arrivé à la diète électoral avec la noblesse de Sandomir, notre poète vote pour un Habsbourg, mais il ne s'entête pas sur son vote. Il s'en remet à Dieu pour l'élection du roi.

Et c'est le grand Étienne Batory qui fut élu.

« Peu m'importe qui régnera, dit Jean de Czarnolas, pourvu qu'il rende le peuple heureux. »

Quel magnifique idéal du roi chez un peuple libre! Un roi qui, appuyé sur la loi, se présente en médiateur, panse de vieilles blessures, soumet ses sujets par la douceur, refrène la licence par la sagesse, et lui-même préchant d'exemple, nous ramène aux mœurs simples et honnêtes d'autrefois.

Le roi Étienne représentait parfaitement cet idéal: bien qu'il eût annoncé qu'il ne serait pas un roi en peinture et qu'il n'eût pas caché son blason (des dents de loup), il n'a nullement blessé les coeurs polonais.

La nation a découvert en lui une étincelle de génie et a vu aussitôt qu'il était prêt à tous les sacrifices pour le bien de la République. Jean de Czarnolas comprit Batory et le prit en affection.

« Nous voyons, dit-il avec enthousiasme, ô grand roi! ce que le peuple peut attendre de toi:

« Nous n'avons qu'à prier Dieu de bénir tes sages conseils! »

Malgré les instances de Jean Zamoyski, le poète n'entra pas à la cour; mais du fond de sa paisible retraite il suivait ce grand roi d'un œil vigilant: il souffrait de ses peines, il était fier de ses actes qui présageaient à la Pologne de longues années de sécurité et de gloire.

De même que le poète patriote avait secondé les efforts de Sigismond-Auguste dans l'Union, de même il prête l'appui de sa puissante parole à Étienne Batory dans son expédition contre le Moscovite.

Le grand roi eut à lutter contre les résistances des partis, suscités surtout par les protestants.

C'est alors que le chancelier Zamoyski était sur le point d'épouser Christine Radziwill. Le poète saisit cette occasion pour écrire, en guise d'épithalame, *Odprawa poslow greckich* (le Renvoi des ambassadeurs grecs), sorte de drame composé sur le modèle d'Eschyle et de Sophocle.

Kochanowski était très sévère, pour son œuvre: envoyant le manuscrit au chancelier, il dit, qu'il n'est bon que d'être mangé par les vers.

Tel n'est pas le jugement de la postérité. La critique moderne approuve complètement l'appréciation de Zamoyski, qui, lui-même, élève de Padoue, était un des humanistes les plus distingués du XVI^e siècle. En relevant les grandes beautés du poème, les critiques — et d'abord Mickiewicz — trouvent que le lien dramatique n'y est pas suffisamment serré, mais, n'oublions pas, qu'aucune autre littérature européenne, ne pouvait se vanter à cette époque

de posséder un drame dans l'acception classique de ce mot. On ne représentait que des mystères et des pastorales dans les églises, ou bien des farces licencieuses sur les places publiques.

Le poète, pénétré d'un profond sentiment patriotique, ne se contente pas de dramatiser la lutte entre les Troyens et les Hellènes: par la bouche d'Anténor il s'adresse à sa nation, et dans un chœur qui se mêle à l'action, il prodigue aux grands dignitaires des conseils pleins de sagesse:

« Vous qui gouvernez la chose publique, et qui tenez en main la justice humaine; vous, dis-je, à qui est confié le soin de veiller sur les hommes, et à qui fut donnée la souveraineté sur le troupeau humain, ayez toujours devant les yeux cette pensée que vous occupez la place de Dieu sur la terre. Aussi vous régnez sur vos inférieurs, mais vous avez un maître au-dessus de vous. Ce maître ne reçoit pas de présents et ne demande pas si on est paysan ou grand seigneur: qu'il soit vêtu de la casaque ou du brocart, quiconque a commis quelque faute doit être chargé de chaînes. »

La honte à dû faire rougir plus d'un haut dignitaire de la République à ces reproches d'Ulysse:

« O royaume mal gouverné et près de sa perte, que celui où les lois ont si peu de force... Voyez, quel cortège de parasites les accompagne, s'engraissant comme des porceaux dans des excès et uneoisiveté perpétuelle! De ce troupeau croyez-vous qu'il en soit un seul qui puisse être utile à la patrie? Comment pourra-t-il supporter l'armure, celui à qui le satin même pèse quelquefois. Comment fera-t-il bonne garde, celui qui a appris à prolonger son sommeil jusqu'au milieu du jour!...»

Mais, dans cette époque toute rayonnante encore de la gloire de Sigismond, ces grands personnages et le poète lui-même, poussé à son insu par je ne sais quel génie prophétique, pouvaient-ils comprendre tout ce qu'il y avait de vrai et de terrible à la fois dans ces paroles de Cassandre:

« Veillez, sentinelles... la nuit approche..., nuit redoutable! Un grand feu va s'élèver, un feu si grand, que l'on verra toute chose comme en plein jour. Mais le lendemain tout disparaîtra dans les ténèbres. Le petit du lion cruel te poursuit, il va te saisir dans ses griffes aiguës et rassasier de ton sang son gosier affamé. Tous vos fils seront tués, toutes vos filles emmenées en captivité, les autres seront immolées sur les tombeaux des morts. Mère, en voyant mourir tes enfants tu ne pleureras pas, tu hurleras de douleur! »

Pour comprendre cette prophétie, il faut avoir vu, comme nous, couler des ruisseaux de sang; il faut avoir vu l'immense incendie qui nous dévore depuis deux siècles; il faut, en un mot, être né sur les décombres de notre Illion!

Jean Zamoyski sut apprécier la valeur du drame *Odprawa poslow greckich*. Il fut joué, grâce à ses soins, pendant les fêtes de son mariage à Jazdow, près Varsovie, puis imprimé, pour servir d'avertissement salutaire à la nation.

Et la chaude parole du poète trouva un écho dans les coeurs polonais. Batory triomphe de tous les obstacles et prépare en toute hâte l'expédition contre Moscou. En revenant de la Ruthénie, il s'arrête près de Belz, au château de Zamoyski. Là Jean de Czarnolas souhaite la bienvenue au roi par une ode latine; une Dryade lui parle en ces termes:

« Je te connais, ô roi! je vois par tes actions que la Pologne t'élèvera bientôt au même rang que les Boleslas. »

Dans un autre poème, *l'Orphée Sarmate*, il embouche la trompette guerrière et pousse la Pologne à l'action:

« Soyons enfin des hommes, haut les coeurs. Le moment en est venu. Arrière l'ambition, abjurons nos haines, oublions notre insatiable soif de la richesse, bannissons loin de nous et le luxe et le faste. Qu'un seul amour, qu'un seul désir nous anime tous: sauver la patrie et défendre notre liberté. »

En reconnaissance de tous ses services, le roi Etienne offre au poète la castellanie de Polaniec. Le chancelier lui-même court à Czarnolas, porteur du diplôme royal. Mais le poète, avec tout le respect dû au souverain, refuse cette haute charge: « Je ne laisserai pas entrer, dit-il, dans ma maison, le fier castellan; il gaspillerait tout ce que Kochanowski a gagné par son travail. »

Plus tard, il accepta les fonctions purement honorifiques de *wojski* (tribunus) de Sandomir, c'est-à-dire de protecteur des veuves et des orphelins, fonctions qui convenaient bien mieux à son tempérament.

Au milieu du calme de la campagne et des rudes travaux des champs, toujours en contact avec les paysans, entouré d'une nombreuse famille, le poète en était arrivé à cette paix intérieure, à cette profonde bénédiction qui est la marque la plus caractéristique de sa poésie. Son long séjour dans les sphères éthérées du prophète David lui avait donné un avant-goût de l'éternité réservée aux élus. D'autre part, la chanson plaintive, tant de fois entendue, des fileuses et des moissonneuses, chanson si belle dans sa simplicité, lui fit aimer par dessus tout la langue maternelle et contrebalança l'influence d'Horace et de Virgile, dont il s'était nourri à satiété dans la Rome classique.

Si Kochanowski n'a pas interprété toutes ces mélodies populaires avec autant de vie et de charme que les chantres de la grande pléiade Mickiewicz et Bohdan Zaleski, il n'y a là rien d'étonnant. Les circonstances emportaient alors les esprits d'un autre côté et frayaient d'autres chemins aux génies. Nous autres qui sommes rassasiés de ce classicisme de décadence qui régnait en maître chez nous sous le règne de Stanislas-Auguste et avant la révolution romantique, nous avons grand'peine à nous reporter par la pensée vers cette époque de la Renaissance classique où les mythes grecs, encore purs de tout abus, apparaissaient dans tout l'éclat d'une beauté idéale, où Cupidon, lançant ses traits au hasard, ne provoquait pas, comme aujourd'hui, un sourire sceptique, mais remuait les coeurs et les imaginations. Quoi d'étonnant si notre poète, tout en se ranimant aux sources vivifiantes de Czarnolas, n'avait pas complètement oublié le breuvage d'Hippocrène où, tout jeune, il avait puisé ses inspirations! Il faut au contraire admirer en lui le patriote qui sut faire vibrer une corde nationale sur la lyre classique et dont le cœur a battu à l'unisson du peuple tout entier.

Outre quelques poésies se rapportant à des événements contemporains, rien ne nous indique avec certitude à quelle époque précise appartient tel ou tel morceau. Mais rien de plus facile à deviner. Plus ces poésies sont simples, moins il y a de réminiscences mythologiques, et mieux on y sent l'influence bienfaisante de Czarnolas.

Notre poète oublie son Pégase lorsqu'il se plaint que la chanson, pareille à un poulain indompté, se sauve dans les champs sans qu'on puisse l'atteindre.

Il ne songeait certes pas à Anacréon, lorsqu'au milieu de ses amis, devant une cruche d'hydromel, il chante cette joyeuse chanson:

« Il est doux d'être fou quand le temps le permet; pendant au clou nos priviléges; et toi, valet, assieds-toi près de ton maître. Jamais la pensée ne peut être joyeuse, quand nous consultons les livres pour savoir ce qui convient. Moi je vous dis que ce qui charme la vie, c'est de faire succéder tour à tour le sérieux à la plaisanterie. »

Il ne rêvait pas non plus aux hauteurs ensoleillées du Pausilippe, lorsqu'il traçait le tableau que voici:

« Voyez comme la neige blanchit sur les collines: les vents du Nord s'élèvent; les lacs se prennent, les grues sentant l'hiver se sont envolées: allons, du bois dans la cheminée! »

L'hiver rigoureux lui inspire de tristes pensées. Les cerfs renouvelent leur ramure, dit-il avec mélancolie. Il n'en est pas de même de nous! Lorsque la jeunesse s'enfuit, elle ne revient plus, et les années passent de plus en plus mauvaises.

Mais voici le soleil qui luit de derrière les nuages. Le poète salue joyeusement le printemps:

« Le cœur se gonfle de joie à l'aspect de ces beaux jours. Naguère encore les bois étaient tout nus; la neige couvrait la terre à plus d'un mètre de haut, et le plus lourd chariot courait sur les rivières. Maintenant les arbres se sont couverts de feuilles; les champs, les prairies se sont émaillées de fleurs. Les glaces sont fondues, et sur l'onde limpide voguent les bateaux et les barques habilement façonnées. »

Le monde maintenant sourit agréablement, ajoute le chansonnier; toutefois l'essentiel est d'avoir le cœur pur et la conscience tranquille:

« Mais quiconque nourrit un ver rongeur, ni les chants, ni les pleurs, d'un ami ne peuvent l'émoiuer. Il est sourd à toutes choses! O douce joie toi que ne peuvent procurer même des murailles tapissées de tentures de soie, ne méprise pas ma tonnelle rustique. »

La forme seule de cette poésie nous en indique la source. Nous n'avons qu'à regarder nos chants mazoviens et eracoviens. L'homme du peuple qui chante tire toujours une image de la nature, puis il laisse couler de son cœur la joie ou la tristesse. L'image claire ou sombre est toujours en rapport avec le fond même de la chanson.

De même Kochanowski nous dépeint les chaleurs de l'été; ici il ne pense plus à Phobus:

« Voici le soleil qui sort le matin de sa couche. Il porte un manteau et une couronne d'or rehaussée de perles. La terre aussi est magnifiquement parée par le Seigneur, »

« Il l'a ornée là de montagnes, là de forêts, ailleurs de limpides rivières, ailleurs encore de prairies tout en fleurs, et il l'a entourée d'une mer aplanie qui semble une ceinture forgée de l'argent le plus pur. »

Cette image inspire au poète cette réflexion philosophique:

« Ce que nous voyons est beau: qu'est-ce donc là où nos yeux ne peuvent atteindre, là où trône la pensée qui gouverne le monde, là où brillent la beauté même et la forme de toutes choses? Où, ce spectacle échappe à la faible intelligence humaine. »

Cela ne nous rappelle-t-il pas cette horloge du poème de Mickiewicz *Dziady* (Aieux), dont les ressorts sont calculés par l'intelligence.

« Seulement, savez-vous qui a suspendu le balancier? »

La pensée du poète s'élance volontiers vers ces sphères où l'œil humain ne peut atteindre, et que l'âme n'entrevoit que dans le rêve. Il nous parle de cet essort dans une pièce magnifique:

« Sommeil, qui apprends à l'homme à mourir et lui donne l'avant-goût de la vie future, assoupis pour un instant ce corps mortel, et que mon âme prenne un peu son essor. Qu'elle aille à son gré, ou bien là où le jour brillant sort de l'onde, où bien là où le soir s'éteint dans un brillant crépuscule, ou bien là où règnent les neiges ou les glaces, ou bien là où les eaux sont desséchées par la chaleur. Elle peut dans le ciel admirer les étoiles et contempler à loisir le cours contraire des astres: qu'elle se réjouisse autant qu'elle le voudra; qu'elle oublie pour un temps toutes ses peines terrestres, et apprenne d'avance ce que c'est que de ne plus vivre ici-bas. »

Mais cet esprit, avide de science, ne se contente pas d'une vaine rêverie: il cherche à pénétrer dans les livres des savants les lois qui régissent le monde. Lorsque Myskowski s'efforce de le tirer du calme de la vie champêtre pour l'entraîner sur une scène plus vaste, il lui répond en ces termes:

« Je ne désire pas la grandeur; dans ma chère liberté, je vis de mon humble champ, près de ma source transparente. Que les gens avides d'or s'enfouissent dans les entrailles de la terre, qu'ils se noient dans les mers en voguant vers les Indes. Moi, je veux étudier dans ses causes cet univers immense et la route éternellement assignée aux étoiles errantes. Pourquoi la lune se voile-t-elle ou marche-t-elle sa face découverte? Pourquoi les grandes lumières s'éteignent-elles sur l'axe du ciel? Qui lance du haut du ciel les foudres étincelantes? D'où viennent ces nuages et pourquoi projettent-ils la grêle? D'où vient l'arc aux mille couleurs qui s'étend sur le ciel? Qui guide les agitateurs mugissant de la mer? Quelle force ébranle la terre ou trouble le calme des flots? D'où ruisseaux et rivières tirent-ils leur onde perpétuelle? Ou l'âme va-t-elle au sortir du corps? Les cieux étoilés sont-ils éternels, ou le monde doit-il rentrer dans le chaos? Voilà les recherches qui charment mes loisirs: et vous, gens avides de richesses, cherchez votre bonheur dans un fleuve qui roule de l'or! »

Au milieu des livres et des travaux agricoles, avec sa lyre qui le console des tourments inséparables de la vie, à côté de sa chère Dorothée entourée d'un essaim d'enfants, le poète coule des jours heureux. Et ces jours de bonheur se reflètent dans ses chants, comme l'azur du ciel dans le cristal des ondes.

Que de vie, que de joie dans ce délicieux Czarnolas! La nuit de Saint-Jean arrive. On allume les feux (Sobotka). Les paysans vont et viennent en foule. Notre poète se rend auprès de ces feux avec sa famille et ses domestiques. Tout le monde prend place sur le gazon. Six couples de jeunes filles se mettent en rang, se tenant par la main. Toutes portant la même robe et des guirlandes d'armoise. Le poète chante par leur bouche tantôt gaiement tantôt tristement. Trois musiciens jouent en cadence.

Nulle part Kochanowski ne s'approcha tant de la note populaire que dans ces chansons. Tout y sent la vie de famille, tout y a le goût de terroir; partout est répandu le parfum du thym, et du serpolet.

N'est-ce pas un tableau bien polonais que celui-ci:

« Voici venir les jours de grande chaleur; les champs se dessèchent et s'effritent le grillon à pleine voix, se plaint des violences du soleil. Les blés demandent la fauille; les prairies réclament la faux. Vous jeunes gens, recueillez les gerbes, et vous, mettez-les en monceaux. »

Jean de Czarnolas chante avec amour les charmes de son village et le calme de sa vie. Il contemple avec bonheur son patrimoine qui augmente d'année en année:

« C'est pour lui que les vergers portent des fruits; pour lui que les abeilles font leur miel pour lui que les brebis donnent leur laine et que le parc se remplit d'agneaux. »

Il n'enviait donc pas les richesses des grands seigneurs, car il savait

« Combien l'amoncellement des richesses amène de tourments, et quelle pénible terreur cause un coffre rempli d'or. »

Aussi répète-t-il avec une profonde conviction:

« Aucun riche brocart ne guérit les maux du cœur; aucun trésor ne chasse les soucis de l'esprit. Mais il n'errera jamais celui qui réglera sa vie de façon à savoir porter le bonheur et le malheur, résister virilement à celui-ci, ne pas s'enorgueillir de celui-là. »

Malgré cette heureuse disposition d'esprit, le poète eut des moments de découragement. Il sentait bien qu'il planait à des hauteurs où ne pouvaient le suivre ses contemporains, et que son chant tombait sur bien des cœurs froids incapables de le comprendre. Que de mélancolie, par exemple, dans les paroles suivantes adressées aux Muses:

« C'est pour vous que je chante et pour moi.. Qui pourrait
Ici bas dans mes chants trouver le moindre attrait?
Des rimes, après tout, qu'est-ce autre qu'un son vain?
Mais quand on a l'argent, l'on a tout en sa main.
Comment donc s'étonner que l'on courre après lui,
Laisson seul le poète exhale son ennui
Et répondre au grillon qui dans la plaine chante
Le retour de l'été de sa voix chevrotante. ? »

Mais ce découragement ne fut jamais de longue durée. Conscient de sa force, il savait parfaitement que ce que les contemporains lui marchandaient de son vivant « la postérité le lui rendrait avec usure après sa mort. »

Plus d'une fois, il exprime cette pensée qu'il faut travailler avec opiniâtreté, pour se concilier le respect de ses semblables:

« Tâchons, puisque le corps doit mourir, de laisser après nous un nom respecté.

Il sait que la nation honoraera sa mémoire. « A moi aussi dit-il,

« La Sarmatie donnera un nom parmi ses poètes, car je n'ai ni orgueil ni envie, mon chant ne m'est inspiré que par un sincère amour du pays. »

Et plus d'une fois, dans des moments d'inspiration, il se prédit l'immortalité.

Ce n'est point par vanité que le poète parle de la sorte. De même que Rey, Kochanowski se mesura lui-même. N'avait-il pas dépassé ses contemporains?

rains de toute la tête? Il connaissait d'ailleurs la valeur de sa poésie, et il avoue avec une joie naïve:

« Je ne regrette pas d'être poète, c'est quelque chose de savoir Alfa et Béta. »

Si Jean de Czarnolas était fier de quelque chose, c'était de la puissance et de la gloire de sa patrie. Quel magnifique orgueil dans ces mots:

« Où que je regarde, partout je vois les traces de la gloire polonaise; ici du côté de la mer Noire, les steppes sont encore foulées; là je vois la route de nos guerriers à travers les Balkans neigeux; à l'ouest, voici le champ des chiens; (*psié pole*); au nord, la rive prussienne subjuguée! »

« Qui m'a donné des ailes? » s'écrie-t-il dans un mouvement d'enthousiasme patriotique:

« Qui m'a revêtu de ce plumage et m'a élevé si haut dans les airs que je vois le monde entier! »

De ces hauteurs, il aperçoit les figures rayonnantes de gloire, des chefs d'armées et des rois, depuis Lech et Krakus jusqu'aux Piast et aux Jagellons. Il voit grandir sous leur sceptre la gloire de son pays, depuis son aurore jusqu'au moment où elle arriva à son apogée:

« Éternelle sérénité, lumière infinie et qui durera toujours! »

Heureux poète! Il pouvait respirer en liberté. La renommée des triomphes de Batory, pénétrant jusqu'à la Dzwina et la Polota, stimulait encore son essor.

IV

Son âme, tout en planant si haut, n'avait pas cependant encore atteint ces hauteurs d'où elle devait briller d'un éclat immortel: Il n'avait pas encore passé par ces épreuves où l'esprit se transforme, comme l'or dans le feu. Cette pierre de touche de la vie, c'est la douleur.

Plus d'une fois, dans ses années de jeunesse, il lui était arrivé de plier sous le poids de la tristesse; mais il avait toujours su la vaincre et s'en débarrasser. Après chaque déception, il avait retrouvé en lui une nouvelle dose d'énergie, pour « jeter à terre les soucis, comme un fardeau déplaisant. »

Mais pendant qu'un second lustre s'écoulait doucement au milieu du calme de Czarnolas, près du foyer domestique; pendant que son pays remportait sans cesse de nouveaux triomphes; pendant qu'une longue paix lui faisait apparaître la vie comme une guirlande de fleurs embaumées, pouvait-il avoir le courage de jeter à terre la plus cruelle des douleurs qui puisse frapper un père?

La mort lui ravit une adorable petite fille, Ursule, dans laquelle il voyait déjà la future héritière de sa lyre; la mort vint faucher le plus bel épi de son champ, faire tomber un fruit encore vert de son verger. Sa poitrine éclate de douleur. Il saisit la lyre, et il en tire des accords qu'on ne peut comparer qu'aux plaintes désespérées de Job. Chaque plainte est un cri de désespoir, étranglé par des sanglots, tantôt terrible, provoquant le ciel, tantôt humble, mouillé de larmes et modéré par la prière.

Ces chants disséminés, jetés là et là, au hasard, dépeignent bien l'âme toute déchirée du poète; et cependant une forte logique réunit en un seul tous les fragments épars de cette belle élégie. D'abord au milieu d'autres images merveilleuses, le poète nous présente celle qui n'est plus. Nous la voyons, nous entendons ses gazouillements:

« Tel un jeune olivier qui s'élève de terre
Dans un vaste verger à l'ombre de sa mère,
Et sans produire encore ni branches, ni boutons,
Frêle dresse sa tige entre les rejetons; »

Puis soudain:

Tombe aux pieds de sa mère et pérît de langueur. »

Et plus loin:

« Tu rimais des chansons, jamais tu ne fermais
La bouche, et ton babil ne s'arrêtait jamais;
Telle d'un rossignol la voix mélodieuse
Charme d'un vert bosquet l'ombre silencieuse. »

Puis, nous la voyons dans son petit cercueil... Elle est là paisible, elle dort d'un sommeil éternel. La mère à paré la charmante enfant

« D'un lugubre linceul, d'un vêtement de deuil.
Ton père en ton cercueil
A déposé ta dot avec toi renfermée,
Ma fille bien-aimée. »

Le malheureux père regarde l'enfant et parle tout éploré. Est-ce la voix d'un homme, ou bien est-ce la corde de la lyre qui gémit sous les larmes!

« Ursule, ma charmante, où s'est-elle envolée?
Dans quelle région du monde est-elle allée?
Les anges l'ont-ils prise et transportée aux cieux
Pour célébrer là haut le Seigneur avec eux?
Ou bien, changeant de corps aux sphères éternelles
A-t-elle de l'oiseau pris la forme, et les ailes?
... Entends ma voix!
Et si tu ne le peux, aussi bien qu'autrefois,
Comme tu le pourras, viens consoler ma peine;
Viens à moi comme un songe ou comme une ombre vaincue! »

Puis la douleur prend un nouvel aspect; elle devient colère et désespoir.

« Quelle vain mot que la vertu! s'écrie le poète, presque fou de douleur. La piété a-t-elle jamais sauvé quelqu'un? »

« L'humanité gémit sous les lois des démons,
Qui brisent à leur gré les méchants et les bons. »

Il s'arrête subitement au milieu de ces blasphèmes et s'écrie avec horreur:

« Douleur, que me veux-tu? Vais-je par ta folie
Perdre avec mon bonheur ma raison affaiblie? »

« Galilæe, vicisti. Le poète, plein de remords, tombe à genoux, et tire du fond de son cœur un hymne de contrition digne de la harpe du roi prophète.

« Seigneur, réprime nos débordements ! » S'écrie-t-il avec ferveur :
« Mais punis-nous, oh ! punis-nous en père,
Nous fondrons sous ta colère,
Comme la neige au printemps
Quand le soleil darde ses traits ardents. »

De même que Dieu se montra aux regards de Job repentant, de même il envoie à notre poète une vision céleste.

Le père, désespéré, voit Ursule dans les bras de sa mère. L'enfant, tout en blanc, vient, comme de coutume, faire sa prière du matin ; ses cheveux sont frisés, ses joues vermeilles, ses yeux vont souire :

« Eh ? quoi donc pour toujours nous croyez-vous perdues
Lorsqu'au séjour des morts nous sommes-descendues ? »

dit la mère avec un doux reproche.

« La terre retourne à la terre, et l'âme, qui nous vient du ciel, devrait-elle périr misérablement ! Regarde, voici ton Ursule chérie. Elle vit parmi les anges ! Elle brille comme l'aurore ! Elle a fui non pas la joie, mais

« L'ennui,
Le travail, le chagrin, les douleurs, le souci. »

« Elle est allée où le soleil ne s'éteint pas, où la nuit ne vient jamais. »

« Où est donc, mon fils, le fruit de tes jeunes années consumées sur les livres ? Tu fus la consolation des autres, Maitre, guéris-toi donc toi-même ! »

La vision a disparu : une paix sereine règne dans l'âme du poète ; il essuie ses larmes et demande tout bas :

« Veillais-je en l'écoutant, ou bien dormais-je encore ? »

Les *Threnes*, c'est le plus merveilleux joyau de la couronne poétique de Kochanowski ; c'est le chant du cygne de notre poète. Sa lyre se tut sur la tombe de la petite Ursule ; il la fait résonner encore de temps à autre en l'honneur de Batory, mais elle ne fait plus que répéter d'anciens accords.

Un nouveau deuil vint frapper la maison de Czarnoias. Le frère de Dorothée, Jacques Podlodowski, envoyé en Turquie afin d'acheter des chevaux pour l'armée, y tombe victime d'un guet-apens barbare.

Notre poète, qui l'aimait comme son propre frère, a été vivement affecté de cette perte ; il était non moins indigné de l'insulte faite ainsi à la République.

C'est à cette époque que les fameux agitateurs Zborowski devaient être traduits devant le tribunal de Lublin. Le roi, lui-même, y est venu pour les juger.

Kochanowski y arrive également. Après avoir obtenu une audience, il se présente devant le roi, entouré de ses seigneurs, du Sénat et de la chevalerie. La poitrine de notre poète se gonfle, un nuage passe sur son front, ses yeux jettent des éclairs, une plainte foudroyante va sortir de sa bouche serrée. Mais pourquoi se tait-il ? Pourquoi est-il là immobile, les pieds cloués au sol ?

Tout à coup ses joués pâlissent. Il tremble comme la feuille. Une sueur mortelle coule le long de son visage. Il tombe mort aux pieds du trône. L'excès de la douleur lui a brisé le cœur.

C'était le 22 août 1584. Jean Kochanowski meurt dans ce même Lublin, où, il y a quinze ans, plein de force et couronné de gloire, il assistait, la joie dans l'âme, au plus beau triomphe de son peuple, à cette Union bénie, qui :

Par les pères aux fils transmise d'âge en âge
. . . . Traversera les siècles sans dommage... »

Oui, nous le répétons, le nom de Jean de Czarnolas est le symbole de l'Union. Sous le charme de ce nom s'unit aujourd'hui toute la Pologne morcelée, rendant un hommage éclatant ou silencieux à son poète, qui nous a laissé avec sa poésie charmeresse un modèle de toutes les vertus civiques et d'un amour ardent pour la patrie.

Le nom de Jean de Czarnolas est devenu cette « arche sainte réunissant « les anciennes et les jeunes années, où le peuple dépose les armes de « ses héros, le tissu de ses pensées et les fleurs de ses sentiments » (Mickiewicz).

Si le pays, aux heures de sombre décadence, a parfois dédaigné cette arche sainte, elle a été vengée par les grands champions de l'idéal à qui il a été donné d'attiser l'étincelle qui couvait sous la cendre. Elle a été vengée par Julien Ursin Niemecewicz dans un magnifique discours prononcé devant la Société des Amis des Sciences à Varsovie, discours où il a rappelé les mérites trop oubliés de Kochanowski. Rendons-en grâces au berceau national ! Allons l'en remercier, une fois de plus, en recouvrant de fleurs sa tombe de Montmorency !

Un critique et poète de talent, Casimir Brodzinski, a su venger très dignement aussi la mémoire de Jean de Czarnolas. Pendant que d'autres osaient compter le père de nos poètes au nombre des écrivains se trainant à la remorque des Grecs et des Romains, Brodzinski fut le premier qui le proclama poète indépendant, véritablement Polonais ; il donna à ses poésies le nom de chefs-d'œuvre et éveilla pour lui l'amour de ses contemporains. Honneur à Brodzinski ! Pareil à l'alouette, messagère du printemps, il nous a apporté sur ses ailes un rayon du soleil avant le grand flamboiement d'Adam Mickiewicz et de Bohdan Zaleski.

Voilà bientôt un demi-siècle que Brodzinski repose dans la terre étrangère. Interrogeons notre cœur et il nous dira qu'en dehors des hommages que nous rendons à nos grands génies, il faudrait honorer le 50^e anniversaire de la mort du gardien de l'idée nationale. Son chant de cygne, le *Message* de la terre opprimée aux frères en exil, a entretenu le lien sacré entre les travailleurs restés sur le sol de la patrie et la poignée d'exilés jetés par la tempête sur des rivages étrangers.

Honneur à Adam Mickiewicz qui, du haut de la chaire du Collège de France, montra au monde entier la gloire éclatante de l'époque des Sigismonds et, dans les rayons de cette gloire, la belle figure de Kochanowski ! Honneur à Bohdan Zaleski, qui le salut dans un chant admirable sur les ruines du Colisée de Rome ! Honneur à Clémentine Hoffmann, née Tanska ! C'est elle qui a ouvert toutes grandes, à la jeunesse Polonaise, les portes de la maison de Czarnolas. C'est elle qui a élevé trois géné-

rations dans l'amour profond du poète qui restera la gloire éternelle de notre pays et dont la parole soutiendra notre courage jusqu'au jour tant désiré où le soleil aura percé les nuages, et où le peuple heureux s'écriera enfin avec son prophète :

Éternelle sérénité, lumière infinie et qui durera toujours. »



163692

La traduction du polonais de la conférence de Madame DUCHINSKA est faite par Monsieur F. TRAWINSKI du Ministère de l'Instruction publique; et c'est à Monsieur Vinceslas GASZTROWT que l'on doit la traduction française en vers des extraits de poésies de Jean KOCHANOWSKI.

Bientôt paraîtra la traduction française de la conférence de Madame DUCHINSKA, qui a eu lieu le 1^{er} Mai courant, sur PÉTOÉFI, poète hongrois. Cette publication sera également suivie d'une traduction de la conférence qu'elle fera le 15 Mai, sur Casimir BRODZINSKI.

163692

Imprimerie A. Frémont, Beaumont-sur-Oise. — Bureau à Paris, 33. rue de l'Échaudé.